

## Compte rendu

---

### Ouvrage recensé :

Fornari, Harry, *Mussolini's Gadfly - Roberto Farinacci*, Nashville, Vanderbilt University Press, 1971, xiv+237 p.

par Charles L. Bertrand

*Études internationales*, vol. 3, n° 3, 1972, p. 427-428.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/700232ar>

DOI: 10.7202/700232ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

appliqués à l'étude de ce phénomène qui allait se propager et se répéter avec certaines variantes, en Europe occidentale et en Amérique du Nord, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Le phénomène s'est enfin imposé à l'attention de tous les historiens économiques.

Le professeur Fohlen nous montre comment la contribution de l'histoire économique à l'étude de cette question s'est enrichie depuis une vingtaine d'années, grâce à la collaboration des économistes qu'un intérêt marqué pour le développement des pays jeunes et des régions sous-développées orientait vers la recherche des conditions préalables aux essors industriels. L'appui des statisticiens et, en particulier, de ceux qui ont fait l'effort de colliger les séries chronologiques pertinentes à ce champ d'étude, confère à l'historiographie récente un nouveau caractère de crédibilité.

Mais le débat n'est pas clos. On continue de se demander : qu'est-ce donc que la révolution industrielle ? À cette question, on a pourtant livré plusieurs réponses déjà. Ces réponses s'accordent sur un fond commun d'observations mais elles diffèrent sur le choix des facteurs explicatifs et par les méthodes d'analyse. Les historiens ne s'entendent pas sur un ordre de priorité des secteurs de l'économie dans le déclic et la promotion du développement industriel. Tel schème privilégie le facteur démographique, tel autre le facteur agricole ou autres.

On ne s'étonnera pas que le professeur Fohlen questionne certains historiens sur leur pondération des « causes » et des « effets » de la révolution industrielle en Angleterre. La causalité peut-elle s'établir nettement en ce domaine où dominent les conflits et où, du reste, tant de motifs et tant d'actes refusent encore de se dévoiler aux chercheurs ? Au surplus, l'auteur ne manque pas de le rappeler, la révolution industrielle en Angleterre n'épuise pas la notion de révolution industrielle ; elle n'explique pas toutes les révolutions industrielles. Chacune d'elles revêt des caractères spécifiques ; et la recherche de caractères communs à toutes les révolutions industrielles, à travers et au-delà de ces spécificités, invite à la comparaison. Pour cette raison, l'auteur paraît bien avisé de nous fournir en annexe des tableaux, des graphiques et des cartes qui orientent le lecteur dans la voie de la comparaison.

Les chapitres sur les classes sociales et la révolution industrielle soulèvent beaucoup d'in-

térêt. Ils ramassent en quelques chapitres une littérature que la contestation contemporaine remet à l'ordre du jour ; et cette littérature, le professeur Fohlen la replace dans des perspectives nouvelles. Effort éminemment utile et qui s'exprime dans un style agréable.

Il faut féliciter l'auteur de ses références à des ouvrages que l'historiographie britannique a retenus dans l'ombre, notamment les travaux d'Alexis de Tocqueville, de Louis Cazamian et de Léon Faucher.

Albert FAUCHER

*Sciences sociales,  
Université Laval.*

FORNARI, Harry, *Mussolini's Gadfly – Roberto Farinacci*, Nashville, Vanderbilt University Press, 1971, xiv + 237p.

Le fascisme italien a donné matière aux recherches historiques depuis la marche victorieuse sur Rome, en octobre 1922. Toutefois, les recherches ont porté principalement sur Benito Mussolini et le parti fasciste, laissant dans l'ombre les subalternes et les partisans du Duce. Dans sa biographie de Roberto Farinacci, Harry Fornari démontre la nécessité d'études plus nombreuses et plus poussées sur les chefs du parti afin de mieux saisir la complexité du fascisme italien.

Selon l'auteur, Farinacci était plus fasciste que Mussolini lui-même. Peu habitué aux subtilités de la vie politique, Farinacci préconisait la violence pour résoudre tous les problèmes du régime. À Crémone, il s'empara du pouvoir par une attaque armée sur la préfecture et, pendant vingt ans, il administra la province comme son fief personnel. Pour lui, la violence faisait partie du fascisme et il critiqua Mussolini lorsque le dictateur s'efforça de stabiliser le régime. Ce fut Farinacci qui, le premier, ordonna la répression lors du soulèvement public au sujet de l'affaire Matteotti et il fut parmi les plus farouches partisans des lois raciales du mouvement fasciste. Le « Ras de Crémone », comme on l'appelait — ce n'est pas étonnant — admirait la force et la puissance de l'Allemagne nazie et c'est encore lui qui réclama le premier que le parti cède le contrôle du pays aux Allemands, en juillet 1943.

À cause de son extrémisme, Farinacci n'a jamais fait partie du cercle intime des dirigeants fascistes. Mussolini ne lui fit jamais confiance, et le « taon », s'il ne connut pas le sort de Ernst Roehm, fut constamment sous la surveillance du préfet de Crémone. Mussolini soupçonnait Farinacci de vouloir le renverser pour accroître ainsi la vitesse acquise de la révolution fasciste.

Fornari nous donne une biographie exacte de Farinacci et de l'évolution de sa pensée, de 1892, date de sa naissance jusqu'à sa mort, sous les balles du peloton d'exécution, en 1945. Toutefois, l'auteur reste trop près de son sujet, et Farinacci apparaît souvent plus grand qu'en réalité. Par exemple, Fornari attribue uniquement à Farinacci d'avoir exercé une pression sur Mussolini pour qu'il passe les lois de répression de mai 1925, sans faire allusion aux autres pressions exercées sur le Duce. Le livre est cependant gâché car l'auteur a ignoré tous les personnages autres que Farinacci et Mussolini. Il a puisé ses informations presque exclusivement (et avec un peu trop de crédulité) dans les écrits de Farinacci ; c'est là le principal défaut. Le lecteur est trop souvent conscient de l'importance de Farinacci et trop peu des autres personnages de cette époque.

L'auteur a montré que « par ses paroles et ses actes (Fornari) était inébranlablement attaché aux principes totalitaires du fascisme » et cela jusqu'à la mort (p. xi). Toutefois, le livre ne montre pas de quelle façon Farinacci s'efforça d'appliquer ses théories dans sa propre circonscription de Crémone. En examinant de plus près ce qui s'y passe durant les années fatales du régime fasciste, cela nous permettrait de trouver des réponses à certaines questions pertinentes que l'on se pose à propos du fascisme. Quel rôle ont joué les ouvriers, les prêtres locaux, les intérêts financiers ? Quels groupes ou quels individus donnèrent leur appui à Farinacci et pour quelles raisons ? La corruption a-t-elle huilé les rouages de la machine fasciste ou y a-t-il eu des efforts valables de la part du fascisme pour trouver les remèdes aux maux sociaux qui ont affligé l'Italie depuis le *Risorgimento* ?

Les faiblesses de ce livre s'expliquent en partie par sa bibliographie incomplète ; on n'y mentionne pas notamment les études sérieuses de Gramsci, de Valiani, de Togliatti, d'Arfé et *La rivoluzione liberale* de Gobetti. Si l'auteur avait puisé davantage chez ces auteurs et chez

d'autres, il aurait pu aborder son sujet avec un esprit plus critique et nous offrir un ouvrage d'un plus grand intérêt.

Charles L. BERTRAND

*Histoire,*  
*Université Sir George Williams.*

HOWARD, Dick (éditeur et préfacier),  
*Selected Writings of Rosa Luxemburg,*  
Monthly Review Press, New York,  
1971, 441p.

Après quatre années de lectures touchant les polémiques pseudo-marxistes de nombreux écrivains de la Nouvelle Gauche, il fait bon de retrouver les essais clairs et bien structurés d'un tel livre. Dick Howard a rendu à tous ceux de la Gauche un fier et utile service, en réunissant en un seul volume la plupart des écrits de Rosa Luxemburg. Quoiqu'elle ne soit pas aussi perspicace que Gramsci ou Lukacs, Rosa Luxemburg s'emploie dans ses essais à démontrer que l'action doit se fonder sur des assises idéologiques solides et elle y réussit : dans ces temps modernes où les activistes ont relégué fort loin les intellectuels, c'est une contribution fort importante.

Toute sa vie, Rosa Luxemburg lutta contre ce qu'elle considérait comme le désespoir des révisionnistes. Tel qu'elle en fournit des preuves dans ses discours aux congrès du parti à Stuttgart et à Hanovre en 1898 et 1899, elle n'abandonna jamais sa ferme conviction que le capitalisme pouvait être vaincu. L'objectif ultime restait toujours au zénith de son esprit et elle blâmait les révisionnistes quant à leur concession que le mouvement restait plus important que ce but suprême. Et cela était à un tel point, comme elle l'affirmait, qu'une révolution politique s'imposait, mais ne devenait possible qu'uniquement lorsque la classe ouvrière en connaissait le but véritable. Là seulement pouvait s'organiser une masse de classe structurée au point de pouvoir renverser le système.

Et Rosa Luxemburg insistait en même temps pour que la compréhension à la fois théorique et historique précède l'action. Elle soutenait que, par la seule compréhension historique, les ouvriers découvriraient la nature transitoire du système capitaliste et sa faillite inévitable et ultime. De même, ils admettraient que le